

CHANGEMENT À VUE



I

—Je comprends, mes chers petits, votre désappointement de ne voir qu'un vieux chat, là où vous espériez admirer un bel arbre de Noël.

fleurs sur le balcon. Non, elle était trop mignonne ! il se levait, la surprenait d'un baiser dans le cou. "Finis donc... que tu es bête !" Mais voilà ! tout de suite un enfant, leur petit Félix, qu'on allait voir chez sa nourrice, à Margency, tous les quinze jours. Mort de convulsions, au bout d'un an. Ils étaient bientôt consolés par la naissance d'Adrien, que la mère voulait nourrir. Elle quittait l'atelier, prenait de l'ouvrage chez elle, gagnait moitié moins, faisait quand même un peu de toilette, jouait à la dame au Luxembourg en poussant devant elle son bébé dans une petite voiture d'osier. Et Tony avait beau bâcher comme quatre, travaillant dans un journal de nuit, le ménage était gêné, s'endettait. Puis l'enfant, sevré, grandissant, allait à l'école, et la mère, souvent inoccupée, toujours coquette, s'ennuyait à la maison, prenait l'habitude des dangereuses flâneries. Voyez-vous d'ici ce pauvre homme, vieilli avant l'âge, épuisé de soucis et de besogne, et cette folle tête de vingt-trois ans, jolie comme un Greuze ?... Un soir, rentrant avec son gamin qu'il avait pris à l'asile en passant, Tony Robec trouva sur la cheminée une lettre d'où tomba, quand il ouvrit l'enveloppe, l'annonce de mariage de Clémentine. Dans cette lettre, la méchante enfant leur disait adieu, à lui et à son fils en leur demandant pardon.

O romantique bourgeois du jury, qui acquittez toujours, sous prétexte de crime passionnel, les maris outragés, qui voient rouge et qui tuent la femme et le ravisseur, vous allez trouver le pauvre Tony bien ridicule, et même un peu vil. Mais il eut plus de douleur que de colère. Il pleura beaucoup, et quand son Adrien lui disait : "Où est maman ? Revient-elle bientôt, maman ?" il embrassait passionnément le petit et lui répondait : "Je ne sais pas."

Clémentine s'était enfuie dans les premiers jours de mai. — Oh ! comme l'odeur des lilas est parfois perverse ! — Tony, au terme de juillet, vendit presque tout son mobilier pour acquitter ses dettes et vint habiter rue Delambres, voulant se dépayser. C'était là qu'il vivait si discrètement, si dignement, avec son petit garçon, et qu'on le prenait pour un veuf.

Vers la fin de septembre, l'ouvrier reçut une lettre de sa femme, quatre pages incohérentes et désespérées, où l'encre était délavée dans les larmes. Elle était abandonnée, trahie à son tour, la trahisseuse ! et elle se repentait, implorait, criait grâce. Cela fit bien mal au pauvre Tony. Mais rassurez-vous, jurés féroces qui tous avez l'âme du More de Venise, et s'il vous plaît rendez un instant votre estime au pauvre homme. Il fut fier et ne répondit rien à l'épouse coupable.

Il n'eut plus aucune nouvelle de Clémentine jusqu'à la veille de Noël.

Or, ce jour-là, depuis plusieurs années, il avait la touchante habitude d'aller, avec sa femme, porter un modeste bouquet — quelques violettes gelées avec une rose frileuse au milieu — sur la tombe de leur petit Félix, de leur premier né, mort en nourrice, qu'ils avaient voulu voir près d'eux, à Montparnasse, dans une concession de cinq ans déjà renouvelée.

Pour la première fois, Tony Robec dut accomplir ce pèlerinage, seul avec son petit Adrien, et, tout en franchissant la porte du cimetière, sous un funèbre ciel d'hiver, méprisez de nouveau ce cœur sans courage, terribles Othellos du jury ! Il souffrait plus que jamais du souvenir de l'absente, de la fugitive.

"Où est-elle à présent ? songeait-il, qu'est-elle devenue ?"

Mais, en arrivant devant la tombe de Félix, qu'il eut quelque peine à retrouver, il s'arrêta, tout surpris.

Il y avait, sur la pierre, trois ou quatre jouets comme on en donne aux plus pauvres des enfants, — une trompette, un poêle à bois, un caniche sur un souflet, — qu'on venait de déposer là, car ils étaient tout neufs, avaient été achetés, évidemment le jour même, à la boutique à treize.

"Ah ! des joujoux !" s'écria joyeusement Adrien devant l'humble trouvaille.

Mais le père, ayant aperçu un bout de papier épinglé sur les jouets, se pencha, le prit et lut ces mots dont il reconnaissait bien l'écriture : "Pour Adrien, de la part de son frère Félix, qui est maintenant avec le petit Noël."

Tout à coup, il sentit son fils se serrer contre lui, il l'entendit murmurer d'une voix effrayée : "Maman !" et, à quelques pas de là, agenouillée près d'un groupe de cyprès, il vit une femme vêtue d'une robe et d'un châle de pauvre, oh ! si pâle ! les yeux si meurtris ! qui tendait vers lui ses mains suppliantes.

Entre nous, messieurs les jurés sanguinaires, je ne crois pas que Tony Robec ait pensé à Celui qui naquit en ce jour de Noël et qui enseigne par la parole et par l'exemple, le pardon des injures. L'ouvrier n'avait point de religion. Mais son cœur de plébéien ignorait l'amour-propre et la rancune. Après un tressaillement, causé moins par le courroux de l'ancien outrage que par la pitié de voir dans un état si misérable la femme qu'il avait tant aimée, il poussa doucement vers elle son petit garçon.

"Adrien, dit-il, va donc embrasser ta mère."

Elle saisit son enfant dans une étreinte éperdue, lui mit dix baisers dans les cheveux avec un râle de bonheur, puis se relevant et tournant vers son mari un regard qui mendiait :

"Que vous êtes bon !" lui dit-elle.

Mais il était déjà près d'elle et lui répondait, la bouche aride presque durement :

"Ne parle pas... et donne-moi le bras."

Il n'y a pas loin du cimetière à la rue Delambre. Ils firent le trajet à grands pas. Tony sentait le bras de Clémentine trembler sur le sien. L'enfant marchait auprès d'eux, l'esprit ailleurs déjà, admirant les joujoux.

La concierge de la maison où habitait Tony se tenait sur le seuil de la porte :

"Madame, lui dit-il, voici ma femme, qui était depuis six mois en province, auprès de sa mère malade, et qui revient habiter avec moi."

Et, en montant l'escalier, il dut soutenir, porter presque, la malheureuse qui éclatait en sanglots et défaillait d'émotion et de joie.

Arrivé dans sa pauvre chambre, Tony fit asseoir sa femme sur l'unique fauteuil, lui jeta de nouveau son fils dans les bras ; puis il ouvrit un tiroir de la commode, y prit une méchante boîte de carton, en tira l'alliance de Clémentine, la lui remit au doigt ; et seulement alors, sans un mot de reproche, sans une parole amère sur le passé, silencieusement, gravement, avec la large générosité des cœurs simples, il la baisa sur le front pour qu'elle fût bien sûre qu'il lui pardonnait.

FRANÇOIS COPPÉE.

CES JUGES

Un ex-juge, devenu directeur de banque, avait refusé un chèque alléguant que la personne qui le présentait ne fournissait pas assez de preuves pour l'identification.

—Mais, répondit cette personne, vous avez condamné bien des gens à mort ou à détention perpétuelle avec moins de preuves devant vous.

—C'est vrai, retourna l'ex-juge, mais maintenant il s'agit d'argent, ce qui est plus sérieux.

CHEZ LE PEINTRE

L'ami.—C'est peut-être mal de ma part, mais je dois vous dire que Gatien trouve que vos paysages ne reproduisent pas du tout les aspects de la nature.

L'artiste.—C'est parce que j'appartiens à l'école qui ne veut pas être accusée de copier servilement.

CHANGEMENT À VUE — (Suite d'un)



II

—Mais laissez-moi seulement appuyer sur ce bouton...